

## NOS GRAVURES

## Brigham Young

Ce fameux personnage, dont nous avons déjà annoncé la mort, est né à Whittingham, dans l'Etat de Vermont, le 1er juin 1801. Son père était un vieux fermier, avec onze enfants, dont Brigham était le neuvième. Il avait servi sous Washington, dans la guerre de l'indépendance, et appartenait à l'Eglise méthodiste. Il se convertit au mormonisme, dont Joseph Smith était alors le chef, et mourut à Quincy (Illinois), avec le titre de premier patriarche de l'Eglise, en 1839. Brigham, après avoir travaillé sur la ferme de son père, dans son enfance, apprit le métier de vitrier-peintre, qu'il exerça jusqu'à l'âge de trente-un ans. Il fut alors converti au mormonisme par un frère de Joseph Smith, se joignit aux "Saints" à Kirtland (Ohio), reçut le titre d'ancien (*Elder*), et se mit à prêcher sa nouvelle foi, avec l'originalité et la vigueur qui le caractérisaient.

En 1835, il fut admis au nombre des douze apôtres. Mais la persécution contre le mormonisme éclata dans l'Ohio, et Joseph Smith se réfugia avec ses adhérents dans la partie occidentale du Missouri, où il fonda son second établissement. Une nouvelle persécution en chassa les Saints, qui se réfugièrent dans l'Illinois, où ils fondèrent la ville de Nauvoo. En 1840, Brigham Young fut envoyé comme missionnaire en Angleterre, prêcha le mormonisme à Liverpool avec un immense succès, y publia une nouvelle édition du livre de Mormon, organisa plusieurs églises, et au bout d'un an, s'embarqua pour New-York avec 769 émigrants convertis à sa religion.

Peu de temps après, commença la troisième persécution contre le mormonisme. Brigham Young se trouvait alors à Boston. Dès qu'il apprit la mort de Joseph Smith, tué d'un coup de feu en cherchant à s'échapper de prison, il se rendit en toute hâte à Nauvoo, pour se faire proclamer héritier du prophète et chef de l'Eglise mormonne. Ce titre appartenait régulièrement à Sidney Rigdon.

Mais Brigham déploya une énergie sans pareille, excommunia son rival, et se fit reconnaître par l'immense majorité des Saints. Cependant il fallait soutenir les attaques des "gentils" de l'Illinois, et particulièrement de la petite ville de Carthage, ce qui fit donner à cette querelle le nom de guerre punique. Le nouveau chef comprit que cette guerre ne finirait pas à son avantage, et il persuada à ses adhérents d'abandonner Nauvoo, pour le suivre partout où il voudrait les conduire.

C'est en 1846 que commença la grande hégire des Mormons. Ils se dirigèrent vers l'Ouest et s'arrêtèrent à Kaneshville, près de Council Bluffs, dans l'Iowa. Ils restèrent là une année, exposés aux plus terribles privations. Brigham ne faiblit pas, parla au nom de Dieu, se fit proclamer prophète, et décida son peuple affamé à poursuivre sa marche vers l'Ouest. Il avait reçu \$20,000 du gouvernement de Washington, à titre de prime, pour organiser un bataillon de volontaires, appelé à servir dans la guerre du Mexique. Cette somme l'aidera à réaliser son projet, et il parvint enfin aux bords du Lac Salé, avec ceux de ses sectateurs qui n'étaient pas morts de faim et de misère dans le voyage.

Là, il fallut travailler avec acharnement pour vaincre les difficultés insurmontables d'un établissement au milieu des déserts. Il donna à son nouvel établissement le nom d'Etat de Deseret, et envoya des délégués à Washington, en 1849, pour en demander l'admission dans l'Union. Le Congrès admit le Deseret, mais seulement comme territoire, et en lui donnant le nom d'Utah. Le président Fillmore nomma Brigham Young gouverneur du territoire. Brigham fit si bien qu'au bout de quelques années l'autorité fédérale était entièrement méconnue dans l'Utah. C'est ce qui engagea le président Buchanan, en 1857, à y envoyer une armée de 3,000 hommes pour faire rentrer les Mormons dans l'obéissance et les soumettre à un nouveau gouverneur, M. Cumming. Quand celui-ci parut à Salt Lake City, Brigham fit

semblant de se résigner, mais il publia une proclamation, qui contenait un ordre aux Mormons de quitter immédiatement la ville et leur territoire, et d'émigrer vers le Sud. Le président envoya des commissaires pour négocier avec les fugitifs, et on conclut un arrangement en vertu duquel les Mormons rentrèrent dans leurs foyers et acceptèrent en partie les conditions du gouvernement fédéral.

C'est vers cette même époque que fut commis l'affreux guet-apens de Mountain Meadow, dans lequel une compagnie d'émigrants tomba sous les balles mormones. On sait que l'évêque Lee a reçu le châtiement de sa participation à ce crime. La complicité de Brigham Young n'a jamais été juridiquement prouvée; mais le public américain la considère comme moralement établie. Cela suffit à la mémoire du prophète. On sait qu'il a eu aussi maille à partir avec la justice fédérale, pour infraction à la loi contre la polygamie. Mais les conséquences n'ont jamais été bien pénibles pour lui. Il a eu en tout une quarantaine de femmes, avec la plupart desquelles ses relations ont été très-passagères. Sa favorite était Amelia Folsom, de Portsmouth (New-Hampshire), qu'il a épousée en 1863, et avec laquelle il passait la plus grande partie de son temps. On peut espérer que la mort de Brigham Young portera le dernier coup à la théocratie mormonne.

Le testament de Brigham Young a été lu le 3 à Salt Lake City, en présence de toutes ses femmes, au nombre de dix-sept, de ses seize fils et de ses vingt-huit filles.

La fortune personnelle que laisse le prophète se compose pour la majeure partie de biens-fonds. On l'estime à deux millions de dollars. Le testament a été fait en 1873, à une époque où le plus jeune des enfants de Young, né de Mary Von Cott, était âgé de trois ans.

Le chef mormon a eu en tout cinquante-six enfants, dont quarante-quatre lui survivent. Le partage égal des biens entre toutes les femmes et tous les enfants n'aura lieu que lorsque le plus jeune de ses enfants atteindra sa majorité, c'est-à-dire dans treize ans. Jusque-là, les différentes femmes de Young toucheront chacune une part de revenu proportionnée au nombre de leurs enfants.

Les exécuteurs testamentaires sont Brigham Young, fils, George O. Cannon et Albert Carrington.

Une personne qui assistait à la lecture du testament dit qu'il a satisfait tous les intéressés. Il est probable toutefois qu'il surviendra quelque désaccord entre les dix-sept familles avant l'expiration du délai fixé par Young pour le partage de la succession.

## En mer

Laissons la parole à Lamartine, qui savait si bien célébrer la mer dans les belles strophes suivantes :

Que j'aime à flotter sur ton onde,  
A l'heure où du haut du rocher  
L'orange, la vague féconde,  
Versent sur ta vague profonde  
Une ombre propice au nocher !

Souvent, dans ma barque sans rame,  
Me confiant à ton amour,  
Comme pour assoupir mon âme,  
Je ferme, au branle de ta lame,  
Mes regards fatigués du jour.

Comme un coursier souple et docile,  
Dont on laisse flotter le mors,  
Toujours vers quelque frais asile  
Tu pousses ma barque fragile  
Avec l'écume de tes bords.

Le Dieu qui décora le monde  
De ton élément gracieux,  
Afin qu'ici tout se réponde  
Fit les cieux pour briller sur l'onde,  
L'onde pour réfléchir les cieux.

Que je t'aime, ô vague assoupie,  
Quand, sur mon timide vaisseau,  
Comme un géant qui s'humilie,  
Sous ce vain poids, l'onde qui plie  
Me creuse un liquide berceau !

Que je t'aime, quand, le zéphire  
Endormi dans ses autres frais,  
Ton rivage semble sourire  
De voir, dans ton sein qu'il admire,  
Flotter l'ombre de ses forêts !

Que je t'aime, quand, sur ma poupe,  
Des festons de mille couleurs,  
Pendant au vent qui les découpe,  
Te couronnent comme une coupe  
Dont les bords sont voilés de fleurs !

Viens à ma barque fugitive,  
Viens donner le baiser d'adieu ;  
Roule autour une voix plaintive,  
Et de l'écume de la rive  
Mouille encor mon front et mes yeux !

## L'expédition du général Gourko

L'expédition du général Gourko restera comme un des plus brillants faits d'armes dont il soit fait mention dans les annales militaires. Nous ne voyons guère dans les guerres modernes à lui comparer que la fameuse marche de cavalerie du général Sherman dans la guerre d'Amérique. Jamais corps d'avant-garde ne s'est avancé aussi audacieusement en pays ennemi, et n'a obtenu d'aussi grands résultats en aussi peu de temps. L'intérêt exceptionnel de cette expédition, les conséquences décisives qu'elle doit avoir sur la conduite ultérieure de la guerre et les épisodes horribles dont elle a été marquée, nous ont engagé à lui consacrer un numéro.

Sitôt que les Russes eurent passé le Danube, le grand-duc Nicolas, commandant en chef de l'armée, décida la formation d'un corps d'avant-garde qui reçut pour instruction d'éclairer les devants de l'armée dans la direction de Tirnova et, après la prise de cette ville, de tenter de se frayer un passage à travers les Balkans. Le général Gourko, auquel le commandement de ce corps fut confié, se mit en route, le 3 juillet, avec 10 bataillons et demi d'infanterie (4 bataillons de chasseurs, 6 bataillons de Bulgares et 1 demi-bataillon de plastounes), 31 escadrons et demi de cavalerie (8 escadrons de dragons, 4 escadrons de hussards, 18 escadrons de cosaques du Don, 1 escadron de cosaques de l'Oural, 1 demi-escadron de la garde), 32 bouches à feu et un détachement de pionniers à cheval.

Le 7, par un heureux coup de main, il s'empara de Tirnova et il s'occupa aussitôt du passage des Balkans. Cette chaîne de montagnes constitue la seconde ligne de défense de la Turquie; elle n'est franchissable que par un petit nombre de défilés; de Tirnova, le général Gourko en avait trois devant lui, connus depuis longtemps: ceux d'Elena, de Trávna et de Schipka, tous trois gardés par les Turcs. Un hasard en fit découvrir au prince Treretef, qui connaît bien la langue du pays, un quatrième, celui de Hain-Keni ou de Zelens-Keni, situé entre les deux premiers. Le général Gourko dressa son plan de façon à profiter de cette trouvaille. Il fut résolu qu'un détachement passerait par Gabrova, irait attaquer le passage de Schipka au nord, tandis que le corps d'avant-garde, franchissant le défilé de Hain-Keni, que les Turcs ne pouvaient songer à défendre, puisqu'ils ne le connaissaient pas, irait le prendre à revers par le sud. La possession de Schipka était indispensable à l'armée russe, parce que c'est la seule passe où il y ait une route praticable pour le train et la grosse artillerie.

Le 10, des pionniers, sous les ordres du général de Rauch, entrèrent dans le défilé de Hain-Keni. Pendant trois jours, le général de Rauch, donnant l'exemple, ôta son uniforme et mania la pioche en tête de ses hommes. Le 12, la route était suffisamment aménagée, le corps du général Gourko s'engagea à son tour dans la passe. Malgré les travaux préparatoires des pionniers, il eut à vaincre des difficultés inouïes, rochers jetés en travers de la route, pente d'une roideur effrayante, obstacles de toute nature. Deux canons roulèrent dans les ravins. En arrivant au bout de la route, les soldats étaient exténués; mais, le 14 au matin, toutes leurs fatigues furent oubliées, ils virent le soleil se lever sur la vallée de la Tonudja, la célèbre vallée des Roses, le paradis de la Turquie; les Balkans étaient franchis. Le commandant de Constantinople fut ouvert. Des postes furent laissés à Bonioul, à Voïnits et à Zelenskeni, pour la garde du passage; une colonne commémorative fut élevée sur le mont Parovoi en souvenir des travaux des pionniers, et le général Gourko s'élança vers l'Ouest, dans la direction de Schipka.

Trois cents Nizams, qui se trouvaient à Hauskeins, furent défaits; d'autres combats heureux furent livrés à Konaro, à Orezare et à Onflani. Le 17, le général Gourko arrivait en vue de Kazanlyk, la capitale de la vallée des Roses. Des troupes turques qui se trouvaient devant la ville furent encore dispersées. Vers midi, le général Gourko vit arriver une députation des notables musulmans et chrétiens qui venaient lui livrer Kazanlik. Les habitants, qui sont au nombre de 12,000, 8,000 Bulgares et 4,000 Turcs, vivaient depuis trois jours dans des transes horribles. Les Turcs craignaient d'être massacrés par les Bulgares, et les Bulgares d'être exterminés par les Turcs. A la fin, les deux races avaient fait un pacte et constitué une commission turco-bulgare chargée de veiller au salut commun. Deux Bachi-Bouzouks qui essayèrent de piller furent pendus par ordre de la commission.

Il était convenu que la colonne de Gabrova par le nord, et le général Gourko par le sud, attaqueraient le col de Schipka simultanément le 17 au matin. Les combats qu'il avait été obligé de livrer avaient mis le général Gourko en retard, et il ne put arriver à Schipka que le 17 au soir. Il s'ensuivit que, le 17, la colonne de Gabrova attaqua isolément par le nord et fut écrasée par le nombre.

Il y a au pied des Balkans un village de Schipka; le col de ce nom est à 4 kilomètres plus loin et à 1,000 mètres au-dessus. Le 17 au soir, la cavalerie du général Gourko s'empara du village et du camp que les Turcs y avaient installé. On y trouva une grande quantité de vivres destinées à la garnison du col, qui resta par le fait sans subsistances. C'est grâce à cette circonstance que la prise du col devint possible, car, de l'avis de tous les militaires, le mont Saint-Nicolas qui le domine avait été si bien fortifié, qu'il était à peu près impenetrable de vive force.

Le 18, le général Gourko attaqua à son tour par le sud; mais, comme il n'avait pu prévenir le détachement de Gabrova, son attaque fut isolée comme celle de la veille, et, pour cette raison, également malheureuse. Deux brigades de chasseurs et deux compagnies de plastounes en furent chargées. Après une lutte héroïque, elles durent battre en retraite, abandonnant sur le terrain, comme le détachement de Gabrova avait fait la veille, ses blessés à la merci des Turcs.

Le 19, le général Gourko et le détachement de Gabrova devaient enfin attaquer simultanément, mais, de bon matin, un parlementaire vint demander à capituler. Vers midi, on s'aperçut que ces négociations n'étaient qu'une comédie destinée à amuser les Russes; les Turcs s'étaient enfuis par un sentier de chèvres vers l'Ouest. Le général Skabelef et le colonel Stroukof, du détachement de Gabrova, occupèrent donc les retranchements, où l'on trouva 5 drapeaux, 8 pièces de canon et une grande quantité d'armes de toutes sortes.

Pendant qu'ils envahissaient les ouvrages turcs, un triste spectacle s'offrit tout d'un coup aux yeux des Russes. Dans une partie du camp se trouvaient vingt et une têtes, et plus loin des cadavres affreusement mutilés des compagnons qu'ils avaient été obligés d'abandonner dans des attaques précédentes. Indignés de ces atrocités commises par des soldats réguliers de l'armée turque, quatre correspondants de journaux qui avaient suivi l'expédition du général Gourko, rédigèrent la protestation suivante :

Kazanlyk, le 21 juillet 1877.

Étrangers admis à suivre les opérations de l'armée russe comme représentants de quelques-uns des principaux organes de la presse européenne, nous croyons de notre devoir de constater publiquement les actes de barbarie commis par les troupes régulières ottomanes chargées de la défense du défilé de Schipka.

Les 5 (27) et 6 (18) juillet, dans les combats meurtriers qui ont précédé l'évacuation des ouvrages retranchés élevés par les Turcs, certaines positions ont été successivement occupées par les combattants des deux armées, sans que de part et d'autre on ait eu le temps d'enlever morts et blessés. La lutte terminée, les blessés turcs, abandonnés en grand nombre, ont été recueillis, soignés sur le plateau même par les chirurgiens de l'armée adverse; mais des blessés russes, au nombre de ceux qui ont eu le malheur de tomber en un endroit momentanément occupé par les